

LETTRE SUR L'ÉDUCATION ESTHÉTIQUE AUX PRINCES D'AUJOURD'HUI

Et si le plaidoyer politique de Schiller pour l'art et l'esthétique était d'une urgente actualité ? Comment éclairer les Princes d'aujourd'hui, leur faire comprendre la nécessité de l'éducation esthétique pour asseoir la démocratie et la citoyenneté ? L'art à l'école ne passerait-il pas par l'expérience personnelle de l'art ?

ALAIN KERLAN

Le narrateur d'*À la recherche du temps perdu* se prenait à rêver d'un monde dans lequel la littérature et la poésie nous arriveraient chaque jour par la poste, en lieu et place des journaux. J'y ajouterais volontiers la philosophie.

Utopie, utopie élitiste même, penserait-on peut-être, mais qui nous dit bien la rareté de l'essentiel et la surabondance de l'éphémère. Et qui enveloppe de surcroît, si l'on y réfléchit bien, une forte charge contre ce qu'est aujourd'hui devenue la parole politique, réduite à ces « éléments de langage » dont se dotent, à l'intention des citoyens, les puissants qui nous gouvernent. Ni l'art, ni la culture, ni les politiques culturelles et éducatives, hélas, n'y échappent.

LA LETTRE AU PRINCE

Le sort de l'éducation artistique, écartelée entre une captation économiste au nom de l'exigence d'innovation chère à l'OCDE¹ et l'injonction de contribuer

à une citoyenneté menacée, pour qui-conque partage la conscience vive de son rôle et de son importance, l'illustre à sa façon. Le semblant d'humanisme, aussi généreux qu'il est vague, dont une parole convenue recouvre ce grand écart, est bien loin du compte.

Comment alors dire, faire entendre l'essentiel, le vif du sujet ? Comment éclairer ceux qui en ont la charge et la responsabilité ? La considération de cette nécessité et la conscience de cette responsabilité guidaient Friedrich von Schiller lorsqu'il se résolut, en 1795, à adresser au duc Chrétien-Frédéric de Holstein-Augustenburg, Prince éclairé en quête de lumières, une série de lettres dont la toute première donnait aussitôt le ton :

« Vous voulez donc bien m'accorder la faveur de vous présenter dans une série de Lettres les résultats de mes investigations sur la Beauté et sur l'Art. Je sens vivement le poids de mon entreprise, mais aussi son attrait et sa dignité. Le sujet dont je vais parler a un rapport immédiat avec notre bonheur, avec ce qu'il y a de meilleur en lui, et il a un rapport assez étroit avec la noblesse morale de la nature humaine². »

Le langage est celui du XVIII^e siècle. Comment expliquer qu'aujourd'hui encore la question de l'art regarde notre bonheur, nos valeurs, notre humanité ? L'extrait de la deuxième lettre montre bien que Schiller n'ignorait en rien la difficulté à se faire entendre que pourrait rencontrer son plaidoyer politique pour l'art et l'esthétique ; sur ce plan aussi, il est encore notre contemporain :

« Maintenant, c'est le besoin qui règne en maître et qui courbe l'humanité déchue sous son joug tyrannique. L'utilité est la grande idole de l'époque ; elle demande que toutes les forces lui soient asservies et que tous les talents lui rendent hommage. Sur cette balance grossière le mérite spirituel de l'art est sans poids ; privé de tout encouragement, celui-ci se retire de la kermesse bruyante du siècle. »

On le voit, le primat économique n'est pas récent. Doit-il guider l'action de ceux qui ont à charge de nous gouverner ? La fin de cette même deuxième lettre délivre le message central que Schiller juge nécessaire d'adresser au politique :

« J'espère vous persuader que cette matière est beaucoup plus étrangère au goût du siècle qu'à ses besoins, et que même pour résoudre dans l'expérience le problème politique, la voie à suivre est de considérer d'abord le problème esthétique ; car c'est par la beauté que l'on s'achemine à la liberté. »

Oui, Schiller nous dit bien, et juge nécessaire de faire savoir au duc, à sa puissance politique, que pour résoudre le problème politique, précisément, c'est-à-dire le problème de la liberté, c'est-à-dire le problème même de la démocratie, le chemin passe par l'esthétique. Oui, quelque chose d'essentiel pour la liberté est en jeu dans ce rapport *sensible* très particulier que nous entretenons avec les œuvres d'art mais aussi avec les œuvres de la nature et bien d'autres objets ou situations, et qu'expriment le *plaisir esthétique*, le *sentiment esthétique*, le « geste » esthétique, le jugement esthétique. Quelque chose d'essentiel et d'une certaine façon quelque chose de préalable : la « beauté »,

« Dire aux Princes d'aujourd'hui, que le règne de l'utilité est en passe de rendre sourds et aveugles : l'éducation à la citoyenneté passe par l'éducation esthétique. »

nous dit Schiller dans le langage de l'esthétique de son temps, précède d'une certaine façon la liberté ; pas la liberté comme principe, mais la liberté dans son effectivité, dans son accomplissement.

Je résumerai la conséquence qu'en tire Schiller et qu'il adresse au duc, et dont nous sommes quelques-uns à rêver qu'elle soit adressée aux Princes d'aujourd'hui, que le règne

de l'utilité est en passe de rendre sourds et aveugles : vous qui avez le pouvoir de favoriser le règne effectif de la liberté parmi les hommes, vous devez commencer par former les hommes en sorte qu'ils soient

à même de rendre cette liberté effective ; et pour cela une voie est nécessaire : il faut commencer par l'éducation esthétique. Pour le dire dans notre langage contemporain : l'éducation à la citoyenneté passe par l'éducation esthétique, quelque chose de l'éducation à/pour la démocratie y est engagé.

UNE BOUTEILLE À LA MER

Les lettres dont le lecteur vient de parcourir quelques brefs extraits parurent pour la première fois dans le journal *Les Heures* en 1795. Elles furent réimprimées en 1801, et l'édition française se fit sous ce titre : *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. Une précision essentielle : l'éducation esthétique n'est pas ici un supplément d'âme, un « complément » éducatif qui viendrait après les autres ; il s'agit bien de dire que seule l'éducation esthétique éduque pleinement, totalement. Et Schiller n'écrit pas dans une époque pacifiée, s'offrant le luxe de l'art et de la culture, mais bien dans les sillages de la tourmente révolutionnaire ; 1789 est son actualité, et son message est celui d'un acteur et témoin de la Révolution, chantre de la liberté, qui nous en avertit : la République, la démocratie demeurent et demeureront inachevées tant que les hommes chargés de les faire vivre et de faire vivre la liberté n'auront pas fait place en eux-mêmes à cette part de notre humanité qu'est notre dimension esthétique. Et même elle est au fondement.

Comment donc, aujourd'hui, faire entendre l'actualité du propos de Schiller, la faire entendre aux puissants, aux gouvernants, à ceux qui exercent la responsabilité, non seulement de gouverner, mais de donner au politique ses horizons ? Et comment les convaincre d'agir ? Le collectif « Pour l'éducation par l'art »³ s'y était essayé en juin 2013 en organisant au Sénat, grâce à la sénatrice Marie-Christine Blandin, un colloque dont c'était précisément l'objet. Mais combien d'oreilles politiques ont-elles reçu le message qui leur était adressé ?

Faudrait-il rédiger de nouvelles lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, comme l'a tenté Christian Ruby⁴ ? Pour ma part, et faute d'une tribune politique où ce message puisse être entendu de ceux à qui il est destiné, je serais assez séduit par l'ancestrale pratique et allégorie de la bouteille jetée à la mer. Le grand artiste céramiste et sculpteur québécois René Derouin en avait donné une version neuve et magistrale : devant le refus d'un grand musée québécois d'accepter le legs qu'il lui faisait d'une partie d'une œuvre monumentale, *Migrations*, composée de plusieurs dizaines de milliers de statuettes, René Derouin avait choisi d'en larguer le plus grand nombre dans les fonds du fleuve Saint-Laurent. Quelques centaines de ces statuettes avaient été toutefois préservées, recueillies une à une dans un écrin de carton, et expédiées à un ensemble de personnalités représentant les mondes de la culture, de la politique, de l'art et de la poésie. Un message accompagnait chaque

envoi, informant chaque destinataire qu'il était désormais en charge de la mémoire de l'œuvre⁵.

M'inspirant de ce geste, voici ce que pourrait être le teneur du message que ma bouteille jetée à la mer espérerait faire entendre à une quelconque oreille politique sensible : « Madame la Présidente, Monsieur le Président, Madame la Ministre, Monsieur le Ministre, vous gouvernez et présidez l'un de ces États du monde, du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, qui s'efforcent de donner à la démocratie sa pleine existence. Je voudrais tout d'abord vous remercier de l'intérêt que vous voudrez bien porter à la lettre que je me permets de vous adresser, puisque par la plus grande chance elle vous est parvenue. Je garde l'espoir qu'une thématique de grande importance, qu'une grande cause pour l'éducation et la culture bénéficieront, grâce à votre attention avisée, de la considération et de la volonté d'agir plus que jamais nécessaires. Ce dont je voudrais vous convaincre tient en quelques mots : si vous voulez que se poursuive et s'approfondisse la démocratie par et dans la culture, vous devez considérer que l'expérience esthétique, cette conjonction du faire, du sentir et du penser, participe d'une authentique éducation de l'homme démocratique. »

LA DIMENSION ESTHÉTIQUE

Encore faut-il que cette improbable bouteille à la mer échoue entre les mains de qui sera non seulement capable de comprendre le geste *artistique* dont elle s'inspire, mais

aussi de saisir sa dimension proprement *esthétique*. Quelqu'un par exemple qui se souviendra de ce sentiment très particulier qu'on éprouve tous, petits et grands, lorsque penchés à l'arrière du pont d'un navire on voit filer et s'étaler vers l'horizon les lignes d'écume que brasse l'hélice ; qui se souviendra de cette étrange émotion qu'enfant nous avions en suivant la pénétration et la progressive disparition dans l'eau obscure de l'étang de l'objet que nous y avons lancé ; qui se souviendra peut-être de la pièce de monnaie jetée au fond d'un puits, tombant infiniment, et même des émotions d'une partie de pêche...

Oui, l'éducation de l'homme démocratique, et du même coup l'approfondissement de la démocratie elle-même, passent par la reconquête de « l'ordinaire » de l'expérience esthétique, de la continuité de cette expérience et du geste artistique.

Nous sommes trop aisément convaincus en France que notre glorieuse histoire artistique et notre culture feraient de notre hexagone la terre privilégiée d'une authentique éducation artistique ; et nous sommes étonnés, lorsqu'on le découvre, de la place qu'a pu prendre dans un pays comme les États-Unis la préoccupation de l'art en éducation⁶. Mais le philosophe américain par excellence, John Dewey, fondateur du pragmatisme anglo-saxon, fut l'un des tout premiers à relayer à sa façon le message qu'adressait Schiller plus d'un siècle avant lui – à sa façon, celle de l'auteur de *Democracy and Education*, paru en 1916. Si je devais résumer brièvement l'apport de Dewey à notre sujet, je dirais qu'il nous

permet de désenclaver l'expérience esthétique de son carcan exclusivement culturel et patrimonial, pour la restituer à l'homme ordinaire, à l'expérience ordinaire.

Tel est en effet le cœur du propos que développe en 1934 l'œuvre ultime de Dewey, *Art as Experience*, dans laquelle sa philosophie de l'art vient en somme boucler sa philosophie éducative. Si vous voulez comprendre ce qu'est l'art, y explique-t-il en substance, il faut considérer les œuvres d'art comme

les « formes accomplies et reconnues » d'une expérience spécifique, déjà là dans notre vie, et qui se signale tout particulièrement par son intensité. Son conseil devrait être adressé à tous ceux qui se préoccupent d'art et d'éducation : si vous voulez aller à la source de l'art, « commencez par la chercher dans la matière brute de l'expérience, dans les événements et les scènes qui captent l'attention auditive et visuelle de l'homme, suscitent son intérêt et lui procurent du plaisir lorsqu'il observe et écoute ». Et Dewey poursuit en illustrant son propos d'exemples de spectacles qui fascinent les foules : « la voiture des pompiers passant à toute allure, les machines creusant d'énormes trous dans la terre, la silhouette d'un homme, aussi minuscule qu'une mouche, escaladant

la flèche du clocher, les hommes perchés dans les airs sur des poutrelles, lançant et rattrapant des tiges de métal incandescent »⁷. Dans ces expériences ordinaires, dans leur caractère esthétique, se trouvent les sources de l'art. La démonstration de Dewey est d'autant plus convaincante qu'on ne peut manquer, à la lecture de ces exemples, d'évoquer telle ou telle œuvre d'art : une photographie de Robert Doisneau, d'Édouard Boubat ou de Willy Ronis ; une composition musicale d'Edgar

Varèse intégrant les bruits de la rue...

Dewey procède bien ainsi à une radicale démocratisation de l'expérience esthétique. Certes, elle est à son apogée dans ses formes accomplies que sont les œuvres que conservent les musées ou que donnent à voir et à entendre les salles de théâtre et de concert ; mais elle est déjà là, tout entière, dans toute expérience véritable, dans toute expérience authentique. Et en effet, osons le demander : À quoi bon le musée

si le tableau n'est pas attendu et lu comme cristallisation d'une expérience du monde qui recoupe la mienne ? À quoi bon la danse et la chorégraphie si le mouvement des danseurs sur la scène ne prolonge d'une certaine façon celui de mon propre corps dans l'expérience ordinaire ?

« L'art à l'école, pour quoi faire ? Pour permettre à tous les enfants de vivre une authentique expérience esthétique, porte d'entrée dans une expérience personnelle de l'art. »

La philosophie esthétique *et éducative* de John Dewey donne à la démocratisation de l'expérience esthétique – et à la démocratie elle-même – une dimension anthropologique, civilisationnelle. Elle fait de l'expérience esthétique une composante de base de notre humanité, de notre être-au-monde, l'un des vecteurs d'accomplissement de toute vie pleinement humaine.

L'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE, UNE SOURCE DÉMOCRATIQUE NÉCESSAIRE

Aborder l'enjeu éducatif de l'art sous l'angle de l'expérience esthétique, dans le sillage de Dewey, me conduit à réinterroger ce qu'il est convenu d'appeler la « démocratisation culturelle ». Sa première phase, ou strate, a consisté, et consiste toujours, à permettre à tous et à chacun d'accéder au patrimoine de l'art et de la culture, à permettre à chacun de s'approprier le patrimoine qui lui appartient en droit en tant qu'homme/femme et citoyen. L'exigence qu'elle porte demeure. Sa seconde phase est caractérisée par l'ambition de permettre à chacun d'accéder aux pratiques artistiques de son choix. Il s'agit là encore, chacun en conviendra, d'une autre dimension, tout aussi nécessaire, de la démocratisation. Est-ce pour autant suffisant ? Eh bien non. Il existe une autre dimension, que nous pouvons qualifier de fondatrice ou de refondatrice : permettre à tous et à

chacun d'accéder à une véritable expérience esthétique. Si, du message que j'imaginai confier à une bouteille jetée à la mer, ne devait être sauvée qu'une phrase, je voudrais que ce fût celle-ci : une nouvelle et essentielle étape de la démocratisation dans le domaine de l'art et de la culture passe par l'accès de tous à l'expérience esthétique, comme expérience humaine fondamentale. Cette perspective ne peut que réinterroger les politiques culturelles et éducatives : Et si la véritable clé de la démocratisation était moins le taux de fréquentation des musées, des salles de concert, celui des équipements numériques, que l'accès à l'expérience esthétique, à une vraie expérience esthétique ? Et si cette troisième phase de la démocratisation était nécessaire à l'accomplissement des deux autres ? Joëlle Zask, lectrice et interprète de Dewey, pose la question : « Qu'est-ce que "démocratiser" ? » Voici sa réponse : « "Démocratiser" ne signifie pas mettre un même bien à la disposition d'un nombre croissant de gens. Cela signifie veiller à la distribution sociale des biens de sorte que l'individualité de chacun soit respectée et encouragée. Une société démocratique est une société dans laquelle chaque personne peut bénéficier des ressources qui progressivement la constituent comme personne, de la naissance à la mort, et même dans la mémoire de ceux qui lui survivent⁸. »

Alors l'art à l'école, des artistes à l'école, pour quoi faire et pourquoi ? Pour quoi

faire ? Pour permettre à tous les enfants de vivre une authentique expérience esthétique, porte d'entrée dans une expérience personnelle de l'art ; si l'artiste y a pleinement sa place c'est autant en tant que *vecteur d'expérience* que *passer d'art*. Et pourquoi ? Parce que l'expérience esthétique à la source de l'art vaut par elle-même et en tant que telle, comme relation fondamentale au monde, comme modalité première d'être au monde, et doit être éduquée comme telle. Oui, comme le pensait John Dewey, le rétablissement de la continuité entre l'expérience ordinaire et l'expérience esthétique est un véritable enjeu démocratique. On voudrait bien sûr que l'éducation artistique serve les apprentissages. Mais si l'expérience esthétique qui en est le cœur peut ouvrir à l'enfant les chemins de la lecture et de l'instruction, comme le veut à bon droit l'école, c'est d'abord en lui ouvrant le monde dans sa lisibilité première. Le pédagogue Paulo Freire le disait merveilleusement : d'abord lire le monde, ensuite lire les mots. À l'ère du numérique, nous ferions bien de nous en souvenir.

1. Exigence rappelée dans le dernier rapport en date : Ellen Winner, Thalia R. Goldstein et Stéphan Vincent-Lancrin, *L'Art pour l'art ? L'impact de l'éducation artistique*, Paris, OCDE, 2014.
2. Toutes les citations sont tirées de l'édition bilingue : Friedrich von Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* [1795-1796], traduction française Robert Leroux [1943], Paris, Aubier, 1992.
3. Cet article reprend une part des éléments que son auteur, membre du collectif, avait avancés lors de son intervention au colloque du Sénat.
4. Lire ci-contre dans la rubrique « Pour aller plus loin ».
5. *idem*.

NECTART

6. On se souvient peut-être de l'étonnement à cet égard suscité par l'ouvrage de Frédéric Martel, *De la culture en Amérique*, Paris, Gallimard, 2005.
7. Lire ci-dessous dans la rubrique « Pour aller plus loin ».
8. *idem*.

POUR ALLER PLUS LOIN

René Derouin, *Ressac. De Migrations au largage*, Montréal, L'Hexagone, 1996.

John Dewey, *L'Art comme expérience* [1934], Pau, Farrago, 2005.

Alain Kerlan (dir.), *Un collège saisi par les arts. Essai sur une expérimentation de classe artistique*, Toulouse, L'Attribut, 2015.

Frédéric Martel, *De la culture en Amérique*, Paris, Gallimard, 2005.

Christian Ruby, *Nouvelles lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Bruxelles, La Lettre volée, 2005.

Friedrich von Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* [1795-1796], Paris, Aubier, 1992.

Joëlle Zask, *Art et démocratie. Peuples de l'art*, Paris, PUF, 2003.